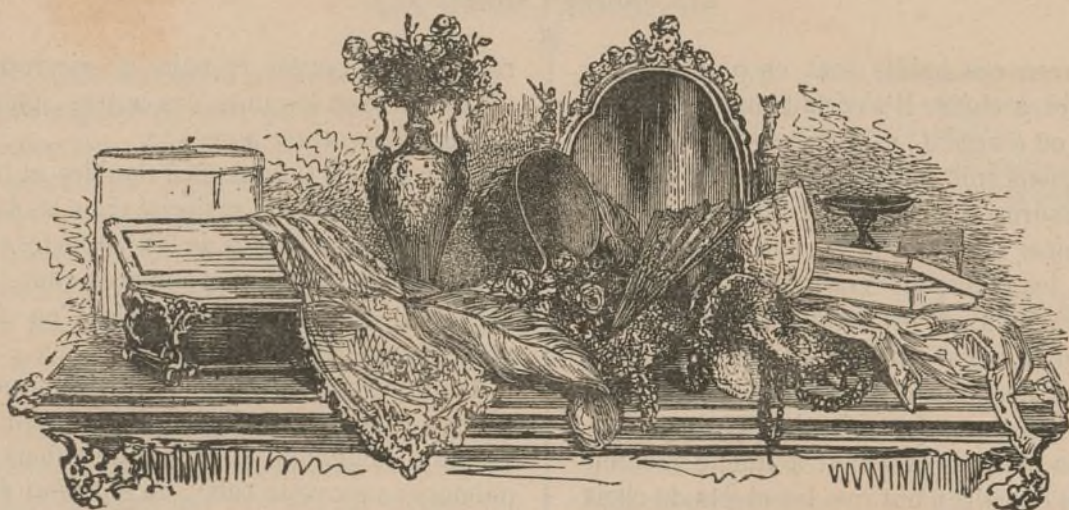




LES MODES PARISIENNES

Chapeau et Coiffure de M^{lle} Obixion et Milliastre, rue N^{re} S^{te} Augustin, 13 — Mantelet de M^{me} Olmer, rue Montmartre, 169 — Robes de M^{me} Sédille, Rue Richelieu, N^o 108 — Corsets Josselin, r. de la Paix, 13. — Chaussures du Dablia, rue de la Chaussée d'Antin, 24.

Paris chez Aubert et C^{ie} Place de la Bourse



LES MODES PARISIENNES.

Sommaire.

MODES ET FASHIONS, par madame LOMÉNIE DE V. —
CORRESPONDANCE. — POUR UN DIAMANT, par A. KARR.
— CAUSERIES. — CHRONIQUE THÉÂTRALE. — RÉBUS
ILLUSTRÉ.

MODES ET FASHIONS.



LES courses d'octobre, non favorisées par le beau temps, n'avaient pas attiré la foule d'équipages, de cavaliers et d'élégantes femmes qui ne manquent point ordinairement ces so-

lennités. La fête s'est passée en famille de sportsmen et de sportswomen : on n'a donc pu y voir de jolies toilettes ; aussi, comme il faut que la mode, de même que le diable, n'y perde rien, nous ne parlerons que du costume de nos gentlemen-riders.

Nous passerons sous silence les modes exagérées : le chapeau sans bord, le pantalon-sac, et l'habit qu'un de nos spirituels feuilletonistes définit ainsi : « Un habit qui donne l'air d'un moineau à la queue fraîchement coupée.

A tout seigneur tout honneur : commençons par

le costume de cheval, puisque nous avons été chercher nos modes d'hommes sur le turf et que c'est là qu'il règne en maître. L'habit de cheval, tel qu'il est maintenant, représente assez bien une petite redingote à jupe arrondie en forme d'habit ; elle est à col droit, et boutonnée droit. Avec cette redingote-habit, le gilet est à basques et croisé si son étoffe est à carreaux ; sinon il est droit, mais toujours à basques

Les redingotes nous ont paru généralement à taille longue et étroite, à revers petits, de couleur sombre, et même noire.

Les pantalons du matin, soit avec l'habit de cheval, soit avec les redingotes, sont larges et à carreaux. Il s'en fait aussi d'étroits dans le genre anglais.

Du reste nous avons pu voir déjà ces costumes chez Becker aîné (1), qui est renommé dans la fashion parisienne pour sa coupe irréprochable, et chez lequel nous prenons nos modèles de costumes d'hommes.

La forme des chapeaux est changée ; elle est cintrée, au lieu d'être cylindrique, comme celle de l'été dernier : elle est beaucoup plus raisonnable d'aspect et va beaucoup mieux ; on la doit à Gibus (2), le chapelier de l'élégance.

Becker aîné fait des pardessus qui ont de la distinction. Ils sont d'étoffe anglaise, espèce de drap mêlé. La couleur marron est préférée. La taille en est longue et non marquée, le col est montant ; ils se boutonnent droit et n'ont pas de revers. Les habits de soirée sont noirs, à revers étroits, à taille modérée dans leur longueur. Les gilets qui

(1) Rue Neuve-des-Petits-Champs, 15.

(2) Rue Vivienne, 20.

se portent avec ces habits sont en piqué blanc, très-long et à châle. Il s'en fait aussi en étoffe brodée d'or ou d'argent, espèce de brocart.

Les pantalons sont noirs et à sous-pieds.

Les chaussures d'hommes sont à bouts carrés arrondis; ainsi l'ont décidé Bernard - Chapuis et Molière (1), les cordonniers en réputation dans le monde fashionable. Il est certaines maisons privilégiées par la mode: il faut les habits de l'un, les chapeaux de l'autre, sous peine de manquer aux lois de l'élégance; et cela n'est pas sans raison, car ces maisons, sachant à quelle clientèle elles doivent fournir, n'ont que les objets de choix et de nouveauté. Pourquoi Mayer est-il en réputation, parce qu'on sait que chez lui on trouve le plus beau choix de cravates de fantaisie et de cravates habillé, les plus beaux gants, et tous les accessoires de la toilette. Par la même raison on va choisir une cravache, une canne, et même l'utile parapluie, chez madame Maréchal, dont le joli magasin du boulevard Montmartre, 47, est toujours bien garni.

Paris est assez calme en ce moment; mais ce calme est le précurseur d'une grande tempête de bals et de fêtes. La saison s'ouvrira dès que M. le duc de Montpensier et la jeune duchesse seront arrivés. On parle d'un grand bal à la préfecture, qui serait offert aux jeunes époux. En un mot il n'est question que de bals: il est vrai que c'est la seule manière de bien recevoir une princesse de quatorze ans!

Nos habiles modistes et couturières ne rêvent que parures nouvelles. Madame Valérie Monnier prépare des dentelles d'or qui doivent garnir plusieurs jupes et se draper d'une manière toute nouvelle. Des doubles jupes de taffetas blanc recevront des ornements de rubans de satin tuyautés à la vieille, mais non plissés; des lacets d'or borderont des volants de tulle dont on couvrira les jupes.

Mesdames Fanny et Pachery ont composé un ornement de rouleaux de satin, formant résille, qui garnira trois jupes de tulle: rien n'est plus léger et plus gracieux; nous en donnerons le modèle pour l'ouverture de la saison des bals, qui commencera cet hiver en novembre.

La couleur maïs est fort à la mode pour robe et chapeau. Il y a des moires dans cette nuance qui, toutes modernes qu'elles sont, s'appellent moires antiques: c'est une moire glacée de blanc et brochée à fleurs comme le damas. Ces étoffes sont si belles et si fortes, qu'elles ne reçoivent pas d'ornement: une berthe de dentelle ou une berthe en pareil fermée devant et derrière est tout ce qu'il faut; on couvre les berthes d'étoffe de plusieurs rangs de petit effilés. Ces berthes, qu'on doit passer par-dessus la tête, ont l'avantage de pouvoir

recevoir des petites épingles en pierreries qui se détachent bien les unes des autres, puisqu'il n'y a point d'ouverture à cacher.

Les robes de tulle maïs à doubles et triples jupes seront en grande majorité dans les bals de cet hiver. Les fleurs rouges ou les feuillages en velours pourpre, grenat ou vert nuancés clair, les orneront, soit en bouquets, agrafes, en guirlandes et même en demi-couronnes.

Pour toilette de ville on fait énormément de robes de drap gris-mêlé caméléon à petit col droit montant boutonné, et ornées de galons en brandebourg; avec cette robe, un chapeau de velours vanille bordé d'une voilette en dentelle noire, un cachemire carré noir à bordure arabesque constituent une parure de grand négligé.

Sur les redingotes de soie, damas, pékin, alcyone, madame Olmer pose beaucoup de revers de dentelle noire au pied de laquelle est une broderie en passementerie; les deux dentelles sont espacées, du bas, d'une largeur de main environ. Sur le corsage de ces robes sont des revers qui tournent sous la manche bordés de dentelle, la broderie en passementerie borde le revers et fait tête à la dentelle. Cette garniture est simple et jolie; elle convient sur ce genre de robes, qui se mettent pour la promenade et qui se gardent pour le dîner et le petit théâtre: si l'on y ajoute un chapeau de velours-royal rose garni d'une petite touffe de plumes posée de côté et très-bas, une pelisse-batelière en velours vanille garnie de deux hauts volants de dentelle noire, on aura un ensemble de toilette de très-bon goût.

Le Théâtre-Italien devient de jour en jour plus animé et plus élégant; les coiffures y sont remarquablement jolies: coiffures de velours et or, coiffures de dentelle noire ou blanche, bonnets de blonde, tout est charmant. Les bonnets sont peut-être un peu trop courts et trop ronds: aussi madame Vafflard (1), d'un si grand talent pour la coiffure, tout en conservant cette mode, pose souvent de grands nœuds de rubans qui retombent et garnissent de côté; ce sont des bonnets à la Clarisse Harlowe. D'autres ont des grappes de fleurs qui tombent aussi d'un côté. Pour les figures rondes, le bonnet peut être tout rond et n'avoir, dessous et de côté, qu'une demi-guirlande de fleurs, et un nœud à longs bouts flottants de l'autre côté. Madame Vafflard emploie plus volontiers la blonde que la dentelle pour bonnet de soirée; mais, pour la chambre, elle fait de délicieuses coiffures en dentelle.

Dans notre bulletin de modes d'hommes, nous avons omis de parler des costumes de jeunes garçons, futurs sportsmen, si toutefois le sport est encore à l'ordre du jour lorsqu'ils seront en âge d'apprécier ces jouissances chevalines.

(1) Rue de la Bourse, 4.

(1) Rue de Ménars, 5.

Cior fils (1), le tailleur à la mode pour costumes de petits garçons, fait, pour les enfants de trois à quatre ans, de petites tuniques en cachemire uni de couleur grise, ornées de revers bordés d'effilés verts ou bleus et de galons de mêmes nuances tranchant sur le gris. Ces tuniques ont des pélerines assez grandes ornées de même que le reste. Il fait la même tunique en étoffe croisée écossaise à larges carreaux rouges, bleus, verts, blancs et noirs. Avec cette tunique, il faut un pantalon blanc qui s'arrête au-dessous du genou et qui ne se voit pas ou presque pas, et des guêtres en tricot écossais qui montent au-dessus du genou. Le chapeau est un castor gris à forme ronde, et le bord est relevé d'un côté; une plume s'enroule autour de sa calotte.

Pour les garçons de cinq à six ans, Cior fait des vestes algériennes en velours, mérinos ou drap; le pantalon, de même ou de fantaisie, tombe sur des bottines-guêtres. Le chapeau est un feutre noir à calotte haute et légèrement pointue; il est aussi relevé d'un côté *crânement*: c'est, en un mot, le chapeau à la mousquetaire.

De sept à dix ans le costume est plus sévère. Il se compose d'une casquette de velours noir à visière, d'un petit habit à basquines arrondies, d'un gilet droit boutonné, d'un pantalon rayé noir et gris, d'une chemisette à deux rangs montants et tuyautés, d'une petite cravate écossaise, et de brodequins formant guêtres. A ce costume, comme à celui des petits garçons de cinq à six ans cités plus haut, Cior ajoute un manteau appelé *caban*, lequel est fait en forme de crispin avec capuchon pointu comme ceux des burnous, le tout doublé de flanelle écossaise.

Pour les petits garçons du premier âge, il fait des pardessus de mérinos de couleurs, telles que gros-bleu, gris. Les gros-bleu sont garnis de velours noir, et les gris de velours bleu. Ces pardessus sont ouatés et doublés de florence, et ont des petites manches froncées en dedans et ornées de velours.

LOMÉNIE DE V.

Détails du Dessin.

Petit bord en velours royal orné d'une plume d'autruche. Sortie de bal ou théâtre en satin, garnie d'une passementerie imitant la dentelle blanche; le capuchon est bordé de la même passementerie. Robe de pékin blanc à corsage juste et à pointe, et berthe d'étoffe couverte de petits effilés.

Costume d'homme de Becker aîné: habit de soirée; pardessus à longue taille non ajustée.

CORRESPONDANCE.

Madame la B. DE D., à Rennes. — Cela ne se porte pas du tout cette année.

(1) Rue Richelieu, 47 bis.

M. V., à Metz. — Nous vous enverrons un de ces châles si vous le voulez; mais nous vous conseillons de ne pas vous en rapporter à ces annonces-là.

Madame D'O., à L. M. — Votre demande a besoin d'être plus précise, plus détaillée: veuillez la compléter.

POUR UN DIAMANT.

Pour l'homme qui entre dans la vie avec une âme et des sens neufs, il est des pièges dans lesquels il est beau de tomber, des erreurs qu'il est louable d'embrasser, des illusions, des chimères qu'il est noble de chérir. Il y a telle folie, telle sottise qui proviennent d'un luxe de sève qu'il faut avoir dans la jeunesse, sous peine de passer justement pour un homme sec et d'une pauvre organisation.

Le plus souvent ceux qui, ayant passé la première moitié de la vie, arrivent à cette époque où l'on a épuisé le nombre de sensations permises à l'homme, et voient qu'il faut alors remâcher la même vie, mais désormais sans saveur, soit que cette saveur ait été absorbée, soit que le palais ait perdu sa subtilité; ceux-là, rappelant amèrement leurs espérances, leurs croyances et leurs déceptions, croient pouvoir rire de ceux qui, plus jeunes, croient à la réalisation de leurs rêves et pensent que chaque besoin que Dieu a donné à l'homme renferme une promesse de le satisfaire.

Au commencement de la vie on est entraîné par une pente irrésistible, mais douce encore, entre des rives vertes et ombragées; l'air est parfumé par les fleurs semées dans l'herbe, et les oiseaux chantent aux bords dans les oseraies. — Ceux qui nous ont précédés et que nous avons perdus de vue n'ont plus sur les rives qu'une herbe jaune et brûlée, et marchent sur une eau fétide et presque stagnante, sans qu'aucun jonc leur permette de retourner en arrière. Doivent-ils pour cela nous crier d'une voix lugubre: « Ne vous livrez pas à ce plaisir qui charme vos sens; c'est une illusion, c'est une fantasmagorie. — Tout à l'heure vous voudrez respirer le parfum d'une fleur, ou entendre jusqu'au bout le chant commencé d'un oiseau; la fleur et l'oiseau disparaîtront. »

Non, ils ne le doivent pas: car ce n'est pas, ainsi qu'ils le croient, la rive qui s'est transformée, ce n'est pas l'oiseau qui s'est tu, ce n'est pas la fleur qui s'est fanée: ce sont eux qui ont passé. — Le parfum de la fleur, le reste du chant de l'oiseau, il y a derrière eux, vous; derrière vous, d'autres hommes qui en jouiront un instant, et qui, comme vous, passeront en les regrettant.

Qui pourrait voir avec plaisir un vent précoce secouer la fleur des amandiers, sous prétexte que les fruits en mûriront plutôt? Est-ce jamais une bonne chose que les fruits de primeur?

Il y a peu de temps, dans un cercle d'amis, un

homme de trente ans se plaignait de la jeunesse *actuelle* et trouvait sots et ridicules, en général, les hommes de vingt ans d'*aujourd'hui*. Comme il allait, à ce sujet, s'entamer une longue discussion, la maîtresse de la maison dit avec infiniment de sens et d'esprit. « Je vais vous dire précisément depuis quelle époque les hommes de vingt ans vous paraissent si ridicules : c'est depuis que les hommes de trente ans d'aujourd'hui n'ont plus vingt ans. »

Aussi n'eussions-nous jamais trouvé ridicules les projets qui se faisaient, un soir d'été, dans un petit salon ouvert sur un frais jardin, dans une rue d'Ingouville, au-dessus du Havre.

« Qu'avons-nous besoin de *richesses*? disait avec feu Théodore : qu'est-ce que l'*or* pourrait ajouter à notre félicité? qu'est-ce que la privation de ce *vil métal* pourrait nous ôter de bonheur? Notre amour ne suppléera-t-il pas à tout? Nous vivrons, mon Anna et moi, dans une *chaumière*, plus heureux que sous les *lambris dorés*; le *pain*, fruit de mon travail, sera pour elle une céleste ambrosie. »

Anna répondit par un tendre regard; Théodore lui semblait bien éloquent : il venait de répéter tout haut ce que le cœur de la jolie fille lui avait dit tout bas plus d'une fois.

Le troisième interlocuteur se détourna pour cacher un sourire; c'était un homme de soixante ans, d'une physionomie douce et avenante. « Mes enfants, dit-il, je pourrais vous dire bien des choses qui ne vous serviraient qu'à être redites inutilement à vos enfants dans vingt ans, parce qu'alors seulement vous pourriez les croire et les comprendre. Seulement vous savez que j'aime mon Anna par-dessus tout; Théodore a aussi quelques raisons de croire à mon amitié : eh bien ! je ne donnerai Anna à Théodore qu'après qu'il sera revenu du voyage de commerce que son patron veut lui faire faire. »

C'était en effet à propos de ce voyage que Théodore avait eu occasion d'exprimer son *mépris des richesses*.

Le père d'Anna fut inflexible. Les deux jeunes gens crurent devoir céder à la *manie* du vieillard, et Théodore s'embarqua.

« Adieu, mon Théodore, dit Anna, je prierai sans cesse pour toi; non pour que tu reviennes riche, mais pour que tu reviennes constant. »

Pendant une assez longue navigation, Théodore eut le temps de songer aux lieux si nouveaux pour lui qu'il allait voir : l'Orient ! Il voyait d'avance ce *luxe oriental* dont on lui avait tant parlé. Il lui semblait que, rien que d'entrer à Constantinople, on devait être riche; que le sol devait changer les bottes qui le foudroyaient en babouches étincelantes de pierreries; que l'air devait métamorphoser le drap d'Elbeuf en drap d'or, et que tout châle devenait cachemire au soleil d'Orient; tout

cheval dont les pieds se posaient sur les sables de l'Arabie devait être un coursier ardent, noble, impétueux, ami des combats, et toujours prêt à dire : *Allons !* Il ne voyait que sofas et carreaux de soie, que suaves parfums... Surtout son imagination rêvait ces mystérieux harems où vivaient, sous la garde de noirs eunuques, tant de belles Circassiennes et tant de Géorgiennes.

Sans doute quelqu'une d'elles, en allant à la mosquée, remarquerait Théodore, et, laissant par *hasard* tomber son voile, elle lui permettrait d'apercevoir des charmes inconnus au reste du monde.

Puis une vieille mystérieuse le viendrait trouver le lendemain, et l'introduirait après mille détours dans le harem : là, le rêve lui montrait à la fois les plus ravissantes créatures, les boissons les plus exquises, les odeurs les plus enivrantes, le séjour le plus enchanteur, la musique la plus exaltante, des danses de fées, des lits de roses effeuillées, puis de riches peintures, un pavé d'agate, des colonnes de jaspe; sur les femmes, des colliers de perles énormes, des bracelets d'émeraudes monstrueuses, des diadèmes d'opales hyperboliques, des châles à passer à travers une aiguille; il se voyait lui-même paré, fêté, enivré, couronné de roses, couronné de myrte.

Quelque loin qu'on aille on finit par arriver : on arrive bien à Saint-Maur; trois lieues à faire en coucou ! — Théodore arriva à Constantinople.

Pauvre Théodore !

Il trouva d'abord une ville sale, étroite, mal bâtie, tremblotante; souvent, par les rues, des rosses avec des brides de cordes, des hommes à moitié nus; pour monnaies, de vieilles pièces rognées d'Allemagne, de Hollande, d'Espagne; pour mets, et c'est le mets favori, le mets par excellence, du riz assaisonné avec du poivre et gluant de beurre : c'est le pilau. Dans sa confection, le plus grand talent du cuisinier consiste à ne pas laisser crever le riz et à le teindre en jaune avec du safran, ou en rouge-pâle avec du jus de grenade. Et quand les officiers mangent chez le sultan, on les régale avec le *chourba*, sorte de potage au riz encore assaisonné avec du poivre.

Il vit les mosquées sans ornement; car la loi défend d'y introduire ni tableaux, ni statues, ni or, ni argent.

Mais surtout point de femmes rencontrées aux mosquées, moins encore de voiles tombés, moins encore de mystérieuses vieilles.

Théodore prit le parti de ne songer plus qu'à Anna, qu'à son retour, qu'à ses promesses, qu'à son bonheur; d'ailleurs le négociant qu'il avait accompagné devait, à leur retour, l'intéresser avantageusement dans ses affaires. — Le père d'Anna serait content et n'aurait plus rien à objecter.

Comme, un soir, il calculait les chances de pe-



tite fortune que semblait lui assurer la bienveillance de son patron, et que, les deux coudes sur une table, la tête dans les mains, il s'occupait de régler par avance les dépenses de son ménage, à discuter en lui-même la grave question du nombre des domestiques, celle non moins grave du choix du logement, son imagination se frappa de telle sorte, qu'il lui semblait déjà être au moment de la réalisation de ses désirs; il s'occupait des moindres détails avec la sollicitude qu'on apporte aux choses qui doivent arriver demain. — Il pensait à la coiffure d'Anna pour le jour du mariage : elle gardera les cheveux relevés sur le sommet de la tête, qui dégagent si bien son front gracieux.

La nuit le surprit dans cette préoccupation sans qu'il songeât à allumer une bougie. Tout à coup on frappa à sa porte; il ouvrit : un homme, après avoir écouté s'il était suivi, entra brusquement, referma la porte, écouta encore, puis lui dit :

« Monsieur, nous n'avons que dix minutes pour conclure une affaire dans laquelle il va de votre fortune et de ma vie. Je suis esclave, employé aux mines; j'ai volé un diamant; sous prétexte de maladie je me suis fait transporter ici. Un roi seul peut payer le diamant dont je vous parle; aucun prince n'en possède un si beau : mais c'est pour moi une richesse perdue; il est impossible que je le vende, car je ne pourrais m'enfuir sans argent. Cependant il peut ainsi faire mon bonheur : je ne vous demande, en échange de ce trésor, que la somme nécessaire à ma fuite; par ce moyen je serai libre, je regagnerai mon pays, et je reverrai mes frères et ma femme. »

Tandis que Théodore restait étourdi de cette proposition, l'esclave regardait en tout sens un diamant énorme : « Certes il n'y a dans celui-là pas le moindre sable rouge ni noir, pas la plus petite teinte jaune ni verte; j'en ai tenu, malheureusement pour moi, beaucoup dans les mains, et jamais je n'en ai vu un aussi beau et aussi parfait : ce serait un bel ornement à la poignée du yatagan de sa hauteuse... Allons, monsieur, dit-il, vous, étranger, il vous est facile de fuir : si vous voulez, pour quelques ducats, vous êtes millionnaire, et moi je suis libre. »

Il est probable que l'esclave n'a pas dit le mot *millionnaire*. — Je le crois comme vous. — Mais il n'a pas dit non plus *facile* ni *fuir*.

Je ne sais pas l'arabe; je le saurais, que peut-être vous ne le savez pas. Voulez-vous que, sous prétexte de couleur locale, je le fasse parler comme les nègres de roman : *maître à moi, moi avoir diamant*.

L'esclave voulait fuir; Théodore donna ce qu'on lui demandait, puis lui-même s'occupa de sa fuite. Il emprunta de l'argent à son patron, et partit la nuit.

Nous n'entrerons pas dans les détails de son

voyage. Pour ne pas être rejoint, car l'esclave ne lui avait pas caché qu'il serait sans doute poursuivi, il fit deux fois le chemin par les routes les plus désertes, les plus fatigantes. Un jour, avec son guide, il fut rencontré par des Arabes voleurs. « Avez-vous de l'argent? lui dit le guide. — Je n'ai que l'argent nécessaire à ma route, reprit Théodore.

— Alors n'opposons aucune résistance; après nous avoir fouillés, ils nous laisseront de quoi continuer notre voyage, peut-être économiquement, mais n'importe.

— Il importe beaucoup, » dit Théodore; et il reçut d'un coup de pistolet le premier Arabe qui s'avança vers eux. On tira les sabres : le guide fut tué, Théodore aux deux tiers assommé et emporté prisonnier.

On le fouilla; malgré sa résistance on prit son diamant : sa douleur fit croire aux Arabes que c'était une amulette; une femme en fit un jouet pour son enfant.

Le chef le prit en amitié, et lui dit un jour qu'il pourrait s'en aller, avec tout ce qu'on lui avait pris, sitôt qu'il serait guéri. La mère de l'enfant, qui prenait le diamant pour un talisman, se jeta à ses genoux pour le prier de le laisser à son fils; elle alla plus loin : elle lui en offrit le plus haut prix qu'elle put offrir. Les richesses endurcissent : il refusa; alors elle refusa formellement de le rendre. La nuit, Théodore mit un bâillon à l'enfant, et s'enfuit avec son trésor. Deux jours et deux nuits il se cacha dans une caverne sans manger; puis, rencontré par une caravane, il continua sa route. Toujours inquiet, défiant, repoussant la moindre politesse avec humeur, prêt à poignarder le voyageur dont le regard malencontreux s'arrêtait sur l'endroit où il tenait le diamant caché, demandant dans les auberges la plus mauvaise chambre pour ne pas laisser soupçonner sa fortune.

Il écrivit au père d'Anna; sa lettre commençait par ces mots : « Je suis riche, excessivement riche! » Cette nouvelle, ainsi annoncée avant de parler de tant d'autres choses *plus importantes*, mécontenta Anna; cependant, en songeant que c'était pour elle que Théodore avait voulu devenir riche, elle ne songea plus qu'à le recevoir plus tôt qu'elle ne pouvait naturellement l'attendre. Cependant la pensée de cette grande fortune de Théodore ôta à la joie de la jeune fille beaucoup de son abandon et de sa grâce; le père, de son côté, par un sentiment noble en lui-même, mais exagéré, ne voulut pas paraître aussi prévenant que de coutume pour ne pas sembler trop empressé. Théodore, au contraire, sentait combien les rôles étaient changés; combien lui, qui demandait une grâce peu de temps auparavant, semblait alors en faire une par la nouvelle position que le sort lui avait donnée, et, pour dissimuler cette pensée qui se glissait en lui, malgré

lui, il affectait un air amical et familier. Mais, comme tout ce qui est affecté, cela fut fait maladroitement, et augmenta la réserve du père et de la fille. Cette réserve, à son tour, blessa Théodore. Enfin, quoique les trois personnages de ce récit ne changeassent rien à leurs premières intentions, ils ne s'en séparèrent pas moins après cette première entrevue, fort mécontents les uns des autres. Cependant, deux ou trois jours après, il y eut entre les deux jeunes gens un moment d'expansion.

« Je ne sais pourquoi, disait Anna, cette grande fortune que vous nous avez annoncée m'épouvante : nos projets étaient si beaux ; tout cela sera détruit ! Adieu à cette petite maison d'où l'on voyait si bien la mer ; elle est cependant à louer en ce moment !

— Ma belle Anna, reprenait Théodore, nous irons à Paris, et nous habiterons un hôtel dans le plus beau quartier.

— Théodore, je regrette la petite maison : les arbres en sont d'un si beau vert, l'air y est si pur ! Hier encore je suis sortie un moment avec ma bonne, et j'ai prolongé ma promenade jusque-là. Je la regardais avec amour : c'est là, disais-je, que nous vivrons, que nous serons heureux ensemble ; et, par la pensée déjà, j'y divisais notre logement : il y a une pelouse molle comme du velours ; il me semblait y voir se rouler des petits enfants. »

Théodore partit pour Paris. Quand il arriva, le joaillier du roi, auquel seul on lui avait conseillé de proposer son diamant, était absent pour quelques jours. Théodore profita de ce temps pour choisir un hôtel et des meubles, pour essayer des chevaux et une calèche ; il prenait note de tout ce qu'il voyait de beau : des tapis, des porcelaines, des dentelles. En attendant, il était fêté et caressé par une foule de parents et d'amis qu'il ne s'était jamais connus auparavant. Quand il entra dans un salon, on disait tout haut : « Monsieur Théodore N***, » et tout bas : « qui vient de faire en Orient une fortune si prodigieuse ! » Toutes les prévenances, tous les regards étaient pour lui : les mères lui faisaient les honneurs de leurs filles ; les filles lui trouvaient l'air distingué.

Hélas ! hélas ! voici Théodore sur une pente bien rapide, et vous pensez que la pauvre Anna court grand risque d'être oubliée.

Je le croirais aussi, et cependant, malgré tout cela, nous vîmes, il y a deux ans, Théodore N*** à Ingouville : il habitait avec son Anna la petite maison d'où l'on voyait si bien la mer, et sur la belle pelouse se roulait un enfant.

Était-ce la suite d'un généreux effort de Théodore ? Je voudrais avoir à le dire ; mais Théodore avait là une place de 4,800 fr., et voici comment cela s'était fait, heureusement pour lui.

Quand il s'était présenté devant le joaillier de la couronne, celui-ci, après avoir bien examiné

le diamant, lui avait dit : « C'est, en effet, une pièce remarquable : je ne me charge pas de cela ; mais, à cause de l'exactitude de l'imitation, vous en trouverez partout 40 francs. »

Ces 40 francs avaient servi à Théodore pour regagner le Havre à pied.

ALPHONSE KARR.

Causeries.

* * L'empereur de Russie va fonder un Conservatoire de musique à Saint-Petersbourg. C'est M. Henri Vieuxtemps qui en a été nommé colonel, je veux dire directeur.

Rubini, auquel on avait d'abord proposé cet honneur, l'a refusé, ou plutôt il l'a esquivé. Quand il offre quelque chose, le czar n'admet pas la possibilité d'un refus. Rubini, ayant eu vent des intentions de S. M. Nicolas, a quitté la Russie sous un déguisement.

M. Vieuxtemps n'a pas eu le loisir de prendre ses précautions ; sa nomination lui est tombée sur la tête comme un coup de foudre. Il fallait accepter ou se résigner à aller jouer quelques sonates en Sibérie. Le violoniste a mieux aimé diriger le Conservatoire de Saint-Petersbourg.

Le Conservatoire est donc fondé. Il ne lui manque maintenant que des professeurs.

Au premier abord la chose paraissait facile à trouver. Paris regorge de ténors, de barytons, de basses, qui ne demandent pas mieux que de donner des leçons à n'importe quoi le cachet. Le czar leur faisait offrir des diamants à profusion, et des roubles en veux-tu en voilà. On pouvait raisonnablement supposer que le Conservatoire russe ne manquerait pas de professeurs.

Eh bien ! pas du tout.

Tous ces ténors, basses et barytons ont refusé les offres de l'autocrate. Que voulez-vous ! ils tiennent à l'asphalte du boulevard, où le soleil est si doux !

Aucune offre n'a pu les tenter. On s'est également adressé infructueusement aux compositeurs de romances qui semblent prédestinés à devenir professeurs d'un Conservatoire quelconque.

En Russie, ont répondu MM. Etienne Arnaud, Mazini, Vimeux et tous les autres, il n'y a pas de femme qu'on puisse surnommer la Fauvette des salons comme madame Sabatier ; les Crevel de Charlemagne ne peuvent s'y acclimater. Qui est-ce qui nous chantera, qui est-ce qui nous fournira des paroles ? Nous ne pouvons mettre en musique les Nouvelles de M. Gogol.

Pour suppléer au manque de professeurs, le czar a déclaré que le directeur donnerait à la fois des leçons de violon, de violoncelle, de basse, de piano, de clarinette, de saxhorn, de flûte et d'ophicléide.

Restait la question des élèves.

Pour cela, l'empereur comptait encore sur Paris. Le jury de la rue Bergère refuse chaque année environ deux mille prime-donne. Avec ces fruits secs on espérait former les classes de Saint-Petersbourg. Mais ces deux mille prime-donne ont préféré rester refusées à Paris.

Une Dugazon de trente-cinq ans, une ancienne Branchu, un Elleviou et un Gavaudan ont consenti néanmoins à aller jouer le rôle d'élèves à Saint-Petersbourg. Ce sont eux qui formeront le noyau du Conservatoire moscovite. On leur adjointra des condisciples des deux sexes pris parmi les serfs de la couronne.

Reste à savoir si ces serfs auront de la voix. En tout cas, l'empereur leur en donnera une par ukase.

Le Conservatoire sera organisé sur le pied militaire. Hommes et femmes feront l'exercice deux fois par jour et porteront l'uniforme. Les élèves seront enrégimentés

sous le nom de *Cadets de musique*. Le jour de l'inauguration, le czar a fait cadeau à M. Henri Vieuxtemps d'une magnifique épée pour conduire son orchestre.

* * Il y a plusieurs manières de faire fortune; les uns plantent des cannes à sucre et les regardent pousser en dormant au soleil; d'autres volent des nègres sur la rivière de Sénégambie et les vendent fort cher, après les avoir fort peu nourris.

Il en est qui prennent leur bien où ils le trouvent, c'est-à-dire dans la poche du voisin; beaucoup attendent la fortune en dormant, et ce ne sont pas les moins sages.

Les faubouriens de Paris, quand ils n'ont pas le sou, montent un restaurant aux barrières; lors même qu'ils se ruinent, ce qui arrive le plus souvent, ils vivent au moins en mangeant le fonds avec les revenus.

Les Anglais, grâce à leurs codes, ont une façon plus expéditive de faire fortune. Elle est à la fois simple, commode et peu coûteuse. La manière de s'en servir est à la portée des intelligences les plus ordinaires.

Il faut avoir une femme, une sœur ou tout au moins une cousine; une personne du beau sexe est absolument nécessaire comme le lièvre dans un civet de lièvre.

Une fois la femme, la sœur ou la cousine trouvée, il ne s'agit plus que de la mettre en œuvre; pour cela, on la produit dans le monde jusqu'au jour où un gentleman s'éprend de ses charmes protégés par le voile vert.

Alors le protecteur de la dame donne à ses amis un thé embelli de petits gâteaux, de romances, de nocturnes à deux voix et de demoiselles blondes.

Le gentleman est invité, le hasard se charge d'envoyer le billet; inutile d'ajouter que l'heureux homme accourt le cœur brûlant et l'escarpin verni.

La soirée commence sous les auspices d'un piano à peu près accordé; une institutrice chante un grand air italien en charabia anglais; quatre douairières vertueuses, dont deux constables en retraite, jouent une partie de whist; la gaieté circule avec les plum-puddings.

L'heure de l'exécution arrive; par un hasard imprévu et habilement calculé, le gentleman se trouve en tête-à-tête, dans un cabinet obscur, avec la dame qui trouble son cœur d'honnête squire.

Heureux et entreprenant, il ose se précipiter aux genoux de la bien-aimée qui abandonne sa main à ses imprudents baisers.

Alors une porte s'ouvre, deux flambeaux brillent, l'industriel apparaît, et la dame s'évanouit; l'évanouissement est de rigueur.

Un attorney, préalablement convoqué à domicile, dresse procès-verbal; le fait de criminelle conversation est constaté, et le gentleman est taxé à dix mille livres sterling d'amende. Les rentes peuvent seules consoler la vertu outragée.

La fortune de l'entrepreneur est faite; le lendemain il congédie sa cousine d'emprunt avec un honnête pourboire.

CHRONIQUE THÉÂTRALE.

THÉÂTRE-ITALIEN. — Reprise de *Norma*. — Le chef-d'œuvre de Bellini a servi d'occasion aux débuts de mademoiselle Corbari, qui s'est fait entendre dans le rôle d'Adalgise.

La débutante est une assez belle personne de vingt-deux à vingt-trois ans. Sa voix ne descend pas comme celle de madame Albertazzi, mais elle dénote un talent moins incertain; elle n'est pas savante comme celle de mademoiselle Nissen, mais elle est naturellement plus agréable.

Ce n'est d'ailleurs que relativement à nous que mademoiselle Corbari est une débutante; elle a chanté à Londres pendant toute la saison dernière: et elle s'y est fait remarquer.

Nous ne dirons que peu de mots de mademoiselle Grisi: de même qu'on ne trouverait pas en Europe, aujourd'hui, une aussi magnifique Sémiramis, une reine de Babylone aussi superbe, ainsi il ne faut pas attendre de quelque point du monde une Norma aussi passionnée, une aussi fière et terrible prêtresse du sombre dieu que desservaient nos pères dans leurs forêts profondes.

REPRISE DE LA *Lucia di Lammermoor*. — Quand bien même Donizetti n'aurait donné au théâtre que *Lucia di Lammermoor*, il compterait encore au nombre des compositeurs les plus illustres de notre temps. Cet ouvrage est complet. Le mouvement de l'ensemble et la distribution des détails sont admirablement entendus. Toutes les parties concourent à l'effet général. L'art des gradations et des nuances est poussé jusqu'aux dernières limites du beau dans les arts. Voilà pour la conception. La mise en œuvre n'atteste pas un moindre talent, nous dirions presque un moindre génie. Considérés à part, tous les morceaux de *Lucia di Lammermoor* sont autant de chefs-d'œuvre.

Mario, remis de son indisposition, a fait une victorieuse rentrée dans le rôle d'Edgardo. Sa voix a toujours ce timbre délicat et pur qui l'a d'abord distinguée entre toutes. Elle a, de plus, une intensité et un éclat que nous ne lui connaissions pas encore. C'était un ténor gracieux, c'est maintenant un ténor de force. Ayons bien soin d'ajouter que cette ampleur dans le talent de l'artiste s'accorde bien avec la suavité de son organe. La mélodie ne cesse pas d'être tendre parce qu'elle est plus solide; au contraire, elle pénètre davantage l'auditeur et le tient sous le charme plus long-temps. Mario a été accueilli par de vifs et sérieux et unanimes applaudissements.

Madame Persiani a partagé le triomphe d'Edgardo; ne nous demandez pas de vous raconter ses prodiges, allez l'entendre.

Ronconi, dans le rôle d'Ashton, a eu sa bonne part du succès de la soirée.

AMBIGU-COMIQUE. — *La Closerie des Genêts*, drame en 5 actes par M. F. Soulié. — Encore une brillante victoire que vient de remporter l'Ambigu-Comique, une victoire saluée par les applaudissements unanimes d'une salle comble! L'imagination de M. Frédéric Soulié a fait seule les frais de ce spectacle saisissant, et, sans avoir recours à aucun prestige étranger, elle a su, pendant six heures, passionner, remuer et captiver la foule!

La donnée du drame est fort simple. C'est encore une histoire de jeune fille séduite, qui, au dénouement, épouse le père de son enfant. Mais cette fable, dont on a tant abusé à la scène, combien l'auteur a déployé d'imagination pour la rajeunir!

Cette jeune fille s'appelle Louise: son père, le fermier Kérouan, est un ancien chef vendéen. Elle a été déshonorée par Georges, fils d'un vieux général de l'Empire. Elle est protégée par Montéclain, brave colonel aux chasseurs d'Afrique, amoureux de Lucile, sœur de Georges. Tous ces personnages sont là, et l'auteur les met en contact sur le terrain des plus saintes affections, des devoirs les plus sacrés, des plus doux souvenirs!

Kérouan et le général se sont liés d'amitié en pleine guerre civile, quand ils combattaient l'un contre l'autre: les voici désunis par le sentiment de la famille, car Georges refuse d'épouser Louise; et il ne le peut, car il est marié! il a épousé une femme indigne de lui, une aventurière qu'il croyait baronne.

C'est ainsi que le drame se pose, et il se déroule bientôt en péripéties violentes, en scènes attachantes, en détails tour à tour pleins de vigueur et de grâce.

CIRQUE OLYMPIQUE. — *Henri IV*, drame en 3 actes, par M. Michel Delaporte. — Le Cirque a quitté décidément les Champs-Élysées, et il vient de faire sa réouverture par un drame dans lequel on a mis en action la *Henriade*. Malgré une mise en scène fort remarquable en

certaines parties, cette longue épopée n'a obtenu qu'un succès contesté, et nous doutons qu'elle puisse suffire à la saison d'hiver. La pièce nouvelle a réuni les épisodes les plus importants de la vie de Henri IV dans seize tableaux reliés entre eux par un à-peu-près d'action. L'apothéose dans laquelle le génie de la France couronne la statue de Henri IV, termine par un magnifique décor ce drame historique, qui a semblé beaucoup trop long aux plus décidés amateurs de mise en scène.

* Les grosses constructions du Théâtre-Montpensier sont maintenant entièrement terminées. On pense que le

théâtre ouvrira ses portes dans le courant de décembre prochain. Les répétitions de *la Reine Margot*, le grand drame d'ouverture, ont lieu tous les jours dans le petit théâtre disposé à cet effet rue des Fossés-du-Temple. On parle déjà avec les plus grands éloges de la manière dont les rôles sont tenus par MM. Mélingue, Saint-Léon, Rouvière, Bignon, Dérosselle, Boutin, Boileau, Hiellard, Barré, Georges, etc., par mesdames Périer, Rey, Atala Beauchêne, Person, Maillet et Fontenay. Madame Périer est une jeune et belle actrice qui n'a pas encore joué à Paris.

RÉBUS ILLUSTRÉ.



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS ILLUSTRÉ.

Le change ment, dunes, I forme, sceau père, K, incas, HA dans les rangs de la, garde, six toits, hyène.
(Le changement d'uniforme s'opère cahin caha dans les rangs de la garde citoyenne.)

Plus de cheveux blancs! Ce mot n'est-il pas magique et ne fait-il pas renaître l'espoir à toute personne dont la chevelure, grisonnant avant l'âge, donne à celle-ci le cachet fatal du temps, devant lequel s'éclipsent les plaisirs de la jeunesse! Grâce à L'EAU MEXICAINE de M^{me} J. ALBERT (rue de Choiseul, 4), dont l'emploi est aussi rapide qu'infailible, l'opération de la teinture, naguère si incertaine et si longue, s'opère en moins d'une heure, et les cheveux, ainsi préparés, n'en ont que plus de souplesse et d'éclat.

Confection de Robes M^{me} V^e INGER, née OLMER, boulevard Montmartre, 4.

Râteliers perfectionnés par HATTUTE, dentiste reçu. Tous ses ouvrages sont faits de manière à justifier et augmenter sa réputation; ils ont reçu d'ailleurs la sanction des médecins les plus célèbres et des jurys des différentes expositions, qui lui ont décerné des mentions et des médailles. — Guérison et plombage des dents réputées incurables. — Son cabinet est situé Galerie Vivienne, 43.

Mantelets, Visites, nouveautés confectionnées, écharpes et robes brodées, maison Couchonnal et Comp., 38 bis, rue Neuve-Vivienne, au premier étage.

Pâtisserie. Nous croyons devoir recommander à nos lectrices la maison LOUIS-PHILIPPE LEROI, que sa réputation à Rouen a suivie jusqu'à Paris pour sa pâtisserie, et particulièrement pour ses *mirlitons* si renommés en cette ville. Nous invitons nos abonnées à en juger par elles-mêmes en visitant cette maison, rue Hauteville, n^o 9, près le boulevard.

Chaussures d'hommes. BERNARD-CHAPUIS et MOLIERE, rue de la Bourse, 4.

Gymnase de la Chaussée-d'Antin, transféré rue de Buffaut, 43, pour agrandissement. Leçons tous les jours. (Voir le *Prospectus* à l'établissement.)

PARIS. — IMPRIMÉ PAR PLON FRÈRES, 36, RUE DE VAUGIRARD.